

L'hécatombe des héros

The Thin Red Line de Terrence Malick

Marcel Jean

Numéro 96, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24926ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jean, M. (1999). Compte rendu de [L'hécatombe des héros / *The Thin Red Line* de Terrence Malick]. *24 images*, (96), 42–43.

L'HÉCATOMBE DES HÉROS

PAR MARCEL JEAN

Rares sont les cinéastes dont le style s'impose dès les premières secondes de la projection. Terrence Malick est de ceux-là, dont on reconnaît d'emblée la manière, et son remarquable *The Thin Red Line* reprend là où *Days of Heaven* nous avait laissés, il y a de cela une vingtaine d'années.

Ancien professeur de philosophie, Malick est fasciné par l'hiatus qui existe entre le mouvement de la nature et celui des hommes. C'est pourquoi ses films portent à la fois un regard attentif sur la nature imperturbable et l'agitation humaine. On se souviendra, par exemple, du cadre enchanteur dans lequel évoluaient les jeunes meurtriers de *Badlands*. On se souviendra aussi des plaines apaisantes de *Days of Heaven*, qui contrastaient avec les tourments intérieurs des personnages. Malick, en ce sens, est le contraire d'un cinéaste expressionniste. Dans son cinéma, l'homme est ramené à une dimension plus modeste, dans un rapport aux éléments qui relève d'une perspective plus large, d'une vision du monde qui respecte la complexité des choses et des êtres. On ne s'étonnera donc pas de ce que *The Thin Red Line* se déroule aux îles Salomon, pendant la bataille de Guadalcanal, et que cet hiatus entre la splendeur du décor et la violence des combats soit accentué par la présence des aborigènes, qui se distinguent de l'homme moderne en continuant de vivre en harmonie avec la nature tandis qu'autour d'eux le conflit fait rage. Et ce conflit, justement, Malick n'en relève pas la portée politique, préférant aux questions ponctuelles la permanence des enjeux moraux à l'œuvre dans le bellicisme.

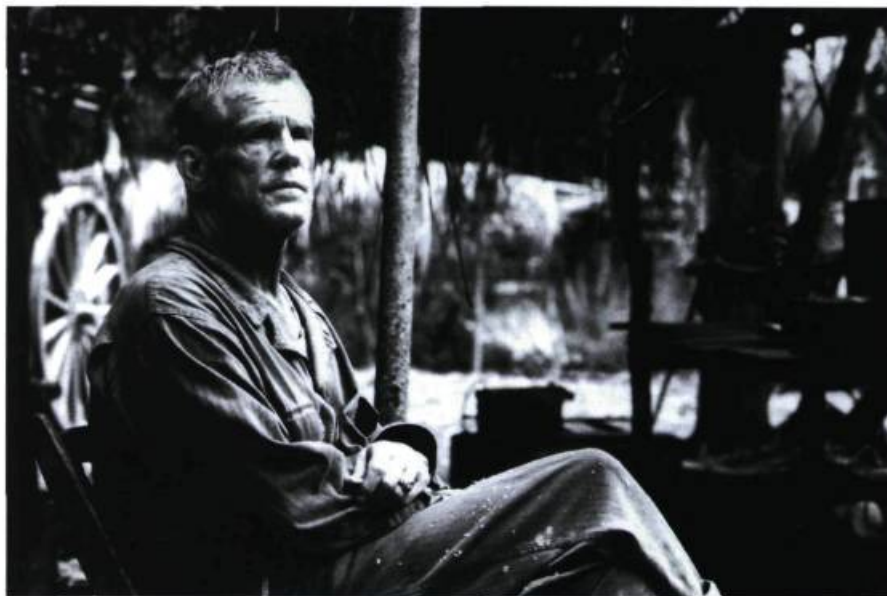
La guerre qu'il nous montre n'est donc pas une guerre américaine. Le bien et le mal ne s'y affrontent pas, dans ce qui serait une lutte mythologique à finir. C'est qu'avec un doigté incomparable, Malick parvient à évacuer de son récit toute forme de patriotisme et de glorification de l'héroïsme individuel. En ce sens, son film est la contrepartie du *Saving Private Ryan* de Spielberg. Il est nécessaire, à ce sujet, de rappeler les propos de l'un des militaires de *The Thin Red Line*,

qui résume admirablement la position du cinéaste: «Peu importe l'entraînement reçu, peu importe que tu sois coriace ou courageux, tout ici est question de hasard. Si tu es au mauvais endroit au mauvais moment, tu n'as aucune chance!» Une telle affirmation, qui relève pourtant du simple bon sens, fait exploser toute la mécanique du cinéma hollywoodien qui, avec son culte du héros individuel, n'a de cesse d'illustrer le contraire.

The Thin Red Line, en refusant de discourir ouvertement sur l'Amérique et sa mauvaise conscience, ramène à l'avant-scène une notion, l'âme, qu'on croyait démodée, dépassée. Malick, en effet, s'intéresse à

en voix off. Et ailleurs dans le film, dans la terreur absolue de la bataille que Malick et son chef opérateur John Toll rendent admirablement par un emploi judicieux de la *steadycam*: «La guerre n'ennoblit pas les hommes. Elle les métamorphose en chiens. Elle les rend petits, mesquins, féroces; elle empoisonne leur âme.»

Dans *Full Metal Jacket*, Stanley Kubrick avait adopté une attitude purement intellectuelle, montrant comment la guerre dérègle brutalement la machine longuement réglée par l'entraînement. Ainsi, Kubrick s'attaquait au système, à l'appareil militaire, à cette vaste entreprise de décébration qu'est l'armée. La démarche de



Nick Nolte. Une vision du monde qui respecte la complexité des choses et des êtres.

l'humanité des soldats, à ce que la guerre révèle en eux, à ce que la guerre nous dit quant à ce que nous sommes. Comment, en effet, l'homme en arrive-t-il là? Pourquoi continue-t-il à marcher dans de telles conditions? «D'où vient le mal? Comment s'introduit-il dans le monde?», peut-on entendre

Malick, elle, est tout autre, car son discours est uniquement centré sur l'homme, sur son affolante agressivité, sur sa terrible solitude dans l'horreur, sur l'impossibilité dans laquelle il est de trouver un sens à ses actes. Et la guerre n'est pas ici le fruit d'un système politique, mais le résultat d'une inexpli-



Malick parvient à évacuer de son récit toute forme de patriotisme et de glorification de l'héroïsme individuel.

cable dépravation de l'âme humaine. La folie — celle qui se trouve de l'autre côté de cette mince ligne rouge du titre — est présente (à ce propos, John Savage est remarquable dans le rôle bref d'un sergent ayant vu ses hommes décimés dès la première salve), mais jamais à la manière d'*Apocalypse Now*. *The Thin Red Line*, en effet, n'a rien de l'opéra de Coppola. Il en refuse les excès baroques pour leur préférer une illustration rigoureuse, une construction elliptique et un lyrisme mesuré. N'ayant aucune dette envers ses plus illustres prédécesseurs dans le genre, Malick livre donc un film singulier, qui étonne tant par son envergure (le film dure près de trois heures, il propose une soixantaine de personnages et donne à voir une imagerie ample) que par l'extrême précision de sa mise en scène, qui ne laisse rien pour compte.

Ainsi, le recours du cinéaste aux ellipses brutales brise la linéarité de la trame narrative et permet de ramener l'anecdote à une plus juste perspective. Malick ne raconte pas tant une histoire qu'il montre des comportements, qu'il fait entendre des réflexions, qu'il décrit une situation. Dans le même ordre d'idées, la multiplication des personnages crée une sorte de décentrement qui empêche l'identification du spectateur et, par le fait même, court-circuite toute

vellité que celui-ci aurait d'élire un héros. C'est que *The Thin Red Line* est une fresque, dans le plus pur sens du terme, et que son équilibre repose sur un très large ensemble d'éléments.

Sur le plan sonore, le cinéaste tisse une toile complexe, dominée par le recours presque constant à la voix off, partagée entre une dizaine de soldats. Cette trame ajoute elle aussi à la distanciation qui caractérise le film, car elle n'agit pas en pléonasme par rapport à l'image, mais se développe plutôt comme un commentaire qui offre quantité de pistes d'interprétation. Par elle, les soldats qui habitent le film révèlent leurs peurs, leurs rêves, les pensées qu'inspire leur horrible situation. Par elle, le cinéaste acquiert une liberté de parole que le simple recours au dialogue ne lui permettait pas. Par elle, le récit gagne en densité, le film s'éloigne de la sphère romanesque et se rapproche de celle de l'essai. Ces voix s'élèvent comme celles du chœur dans la tragédie, et en contrepoint à cette mélodie de mots surgissent les phrases musicales de Hans Zimmer, parfois relayées par celles d'Arvo Pärt ou de Gabriel Fauré. Comme Kubrick et Scorsese — qui affectionnent aussi le recours à la voix off — Terrence Malick est passé maître dans l'utilisation des références musicales. Ici, par l'emploi d'une musique fortement codée

sur le plan culturel, par l'emploi d'une musique qui n'est jamais empathique (voilà un autre point qui le distingue de Spielberg), le cinéaste place son film dans le champ de la réflexion plutôt que dans celui de l'émotion pure. Non pas que Malick refuse l'émotion — son film est à plusieurs égards bouleversant — mais plutôt que l'émotion n'est pas chez lui une fin en soi.

Œuvre ambitieuse et généreuse, *The Thin Red Line* positionne Terrence Malick, qu'on avait presque oublié, dans le peloton de tête du cinéma mondial. L'homme se fait rare, mais on doit le féliciter de sa rigueur, car sa filmographie ne souffre d'aucun faux pas. Il signe ici un chef-d'œuvre, et la comparaison avec Kubrick n'est pas innocente, car *The Thin Red Line* pourrait bien devenir au film de guerre ce que *2001: A Space Odyssey* est à la science-fiction. ■

THE THIN RED LINE

États-Unis 1999. Ré.: Terrence Malick. Scé.: Malick, d'après James Jones. Ph.: John Toll. Mont.: Billy Weber, Leslie Jones, Saar Klein. Mus.: Hans Zimmer. Int.: Sean Penn, Elias Koteas, Nick Nolte, Adrien Brody, Jim Caviezel, Ben Chaplin, John Cusack, Woody Harrelson, John C. Reilly, John Savage, John Travolta, George Clooney. 170 minutes. Couleur. Dist.: Fox.